Séance 1 : Ouverture

I. Activité d'écriture

- Racontez un épisode où vous avez fait l'expérience de la solitude. Votre production n'excèdera pas 8 lignes.

……
……
……
……
……
……
……
……

- Citez des mots construits à partir des racines sol- et seul-

II. Culture générale

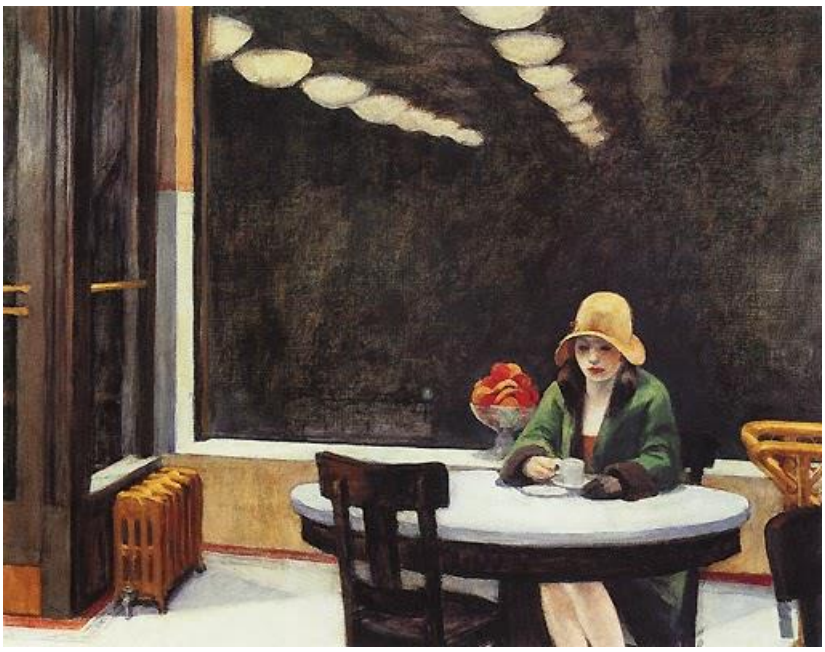
- Citez une œuvre littéraire, cinématographique ou artistique qui illustre la notion de solitude.

- Citez une publicité qui met en scène la solitude.

Supports séance 1
Proposition d'exemples

- **Dans le domaine artistique** :

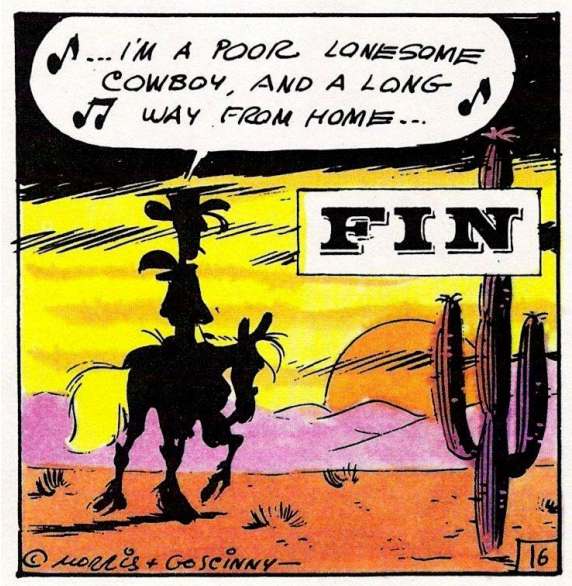
Automat, Edward Hopper, 1927
Huile sur toile, 71.5cm x 91.5 cm, Des Moines Art Center, Iowa (Etats-Unis)



- **Dans le domaine de la bande dessinée** :

Astérix gladiateur
René Goscinny, Albert Uderzo, 1964

Lucky Luke
Morris et Goscinny



- **Dans le domaine publicitaire** :

Publicité la Poste « Veiller sur mes parents », 2017 https://youtu.be/kCu1CfNFp6I

- **Dans le domaine de l'information** :

Campagne contre le harcèlement

- **Dans le domaine cinématographique**:

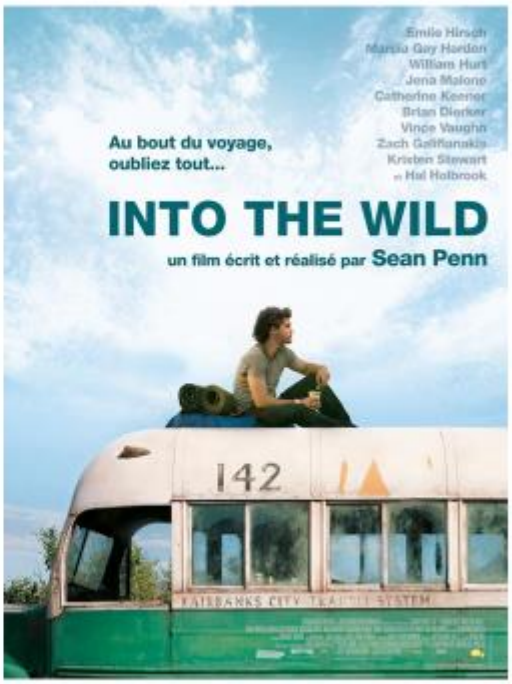
Into the Wild, Sean Penn, 2007

https://www.dailymotion.com/video/xor2hu

Ou

https://www.youtube.com/watch?v=btPuyemreMw

http://www.allocine.fr/video/player_gen_cmedia=18788593&cfilm=110101.html



- **Dans le domaine littéraire** :

Soulignez les passages ou les mots où le personnage exprime sa relation aux autres.

1. Ménandre, *Le Dyscolos*[1], v.153-178, 316 av. J-C. Traduction du grec de Marie-Paule Loicq-Berger. *Le jeune Sostrate, amoureux de la fille de Cnémon, envoie un esclave pour lui demander sa main. Mais Cnémon, qui a pris ses proches en haine, a refusé. Sostrate revient lui-même à la charge.*	**1. Molière, *Le Misanthrope*, I, 1, v.113-144, 1666.** *Alceste, homme franc et entier, critique l'hypocrisie et l'amabilité artificielle de son ami Philinte en société*
CNEMON Après ça, n'est-ce pas qu'il était heureux de deux façons, l'illustre Persée[2] ? C'est que, pourvu d'ailes, il ne se rencontrait pas avec les gens qui marchent sur terre, et ensuite parce qu'il détenait un objet grâce auquel il changeait en pierres tous les importuns ! Ah ! si la chose était présentement à moi ! Pour sûr, rien ne serait plus répandu, partout, que les statues de pierre ! Par Asclépios, ce n'est plus vivable aujourd'hui ! On vient désormais causer sur mon terrain... Est-ce précisément le long de la route, nom de Zeus, que j'ai l'habitude de passer mon temps, moi qui ne cultive plus cette partie de mon lopin mais qui m'en suis retiré à cause des passants ? Mais ils me poursuivent désormais là-haut, sur les collines... Une foule énorme ! (*Il voit Sostrate et s'approche, l'air agressif)* Malheur, qui est encore ce type debout à notre porte ? SOSTRATE (*sur ses gardes*) Va-t-il me frapper ? CNEMON Vrai, la solitude, impossible de la trouver nulle part, pas même quand on souhaiterait d'aventure s'aller pendre !	. PHILINTE Vous voulez un grand mal à la nature humaine ! ALCESTE Oui ! J'ai conçu pour elle, une effroyable haine. PHILINTE Tous les pauvres mortels, sans nulle exception, Seront enveloppés dans cette aversion3 ? Encor, en est-il bien, dans le siècle où nous sommes... ALCESTE Non, elle est générale, et je hais tous les hommes : Les uns, parce qu'ils sont méchants, et malfaisants ; Et les autres, pour être aux méchants, complaisants […]. Têtebleu, ce me sont de mortelles blessures, De voir qu'avec le vice on garde des mesures ; Et, parfois, il me prend des mouvements soudains, De fuir, dans un désert, l'approche des humains.
2. Shakespeare, *Timon d'Athènes*[4], IV, 1, 1605-1607. Traduction de l'anglais de François Guizot. *Timon, riche athénien, généreux et philanthrope, connaît un revers de fortune et se trouve délaissé par ses anciens amis qui ont profité de ses largesses.*	
TIMON **[…]** Cité détestable, je n'emporte rien de toi, que ce corps nu : arrache-le-moi aussi, en multipliant les proscriptions[5]. Timon fuit dans les forêts, où les bêtes les plus féroces seront pour lui plus humaines que les hommes. Ô vous tous, dieux bienfaisants, exaucez-moi : exterminez les Athéniens au-dedans et au-dehors de leurs murs. Accordez à Timon de voir croître, avec ses années, sa haine pour la race des hommes, grands ou petits ! Ainsi soit-il ! (*Il sort.*)	

[1] D'humeur difficile, morose, chagrin.
[2] Héros de la mythologie grecque, qui a le pouvoir de pétrifier ses ennemis en brandissant la tête de la Gorgone Méduse.
[3] Haine.
[4] Shakespeare s'inspire des récits de Plutarque *[biographe et philosophe grec, (45 – 125 ap. J-C.)*] et de Lucien de Samosate [*rhéteur et satirique de Commagène, en Anatolie, qui écrivait en grec*] qui rapportent l'existence d'un certain Timon, homme riche et généreux qui, à la suite de trahisons, se décide à devenir misanthrope.
[5] Condamnation à mort ou à l'exil, sans forme judiciaire, pour des motifs politiques ; bannissement.

III. Les différents types de solitude

1. Bret Easton Ellis, *Moins que Zéro,* 1985

Le narrateur, étudiant à New York, est en vacances dans sa famille à Los Angeles pour Noël.

Assise au bord du canapé du salon, ma mère nous observe en sirotant son champagne. Mes sœurs ouvrent leurs cadeaux d'une main distraite, indifférente. Mon père a un air dur et buté ; il remplit des chèques pour mes sœurs et moi pendant que je me demande pourquoi il ne l'a pas fait avant, mais j'oublie tout ça et regarde par la fenêtre le vent brûlant qui souffle dans la cour. Des risées agitent l'eau de la piscine.

2. Marianne Jaeglé, *Vincent qu'on assassine,* 2016.

Vincent Van Gogh revient d'une fête où s'étaient rassemblés tous les Arlésiens.

Lorsqu'il arrive à la Maison jaune[6], les cloches de Notre-Dame-la-Major sonnent onze heures. Il n'est donc guère resté que deux heures dans cette étuve, mais le malaise qui l'étreint et comprime sa poitrine n'a pas cessé. Pourquoi n'est-il pas capable de prendre du plaisir aux choses simples, comme les autres ? Pourquoi faut-il toujours qu'il se sente isolé, exclu ? Il s'est encore une fois montré sous un jour défavorable et s'en veut amèrement.

3. Gustave Flaubert, *Madame Bovary,* 1857 (1re partie, chapitre IX).

Emma a épousé Charles Bovary, médecin de campagne, et découvre la vie de couple

Emma, quelquefois, lui rentrait dans son gilet la bordure rouge de ses tricots, rajustait sa cravate, ou jetait à l'écart les gants déteints qu'il se disposait à passer ; et ce n'était pas, comme il croyait, pour lui ; c'était pour elle-même, par expansion d'égoïsme, agacement nerveux. Quelquefois aussi, elle lui parlait des choses qu'elle avait lues, comme d'un passage de roman, d'une pièce nouvelle, ou de l'anecdote du grand monde que l'on racontait dans le feuilleton ; car, enfin, Charles était quelqu'un, une oreille toujours ouverte, une approbation toujours prête. Elle faisait bien des confidences à sa levrette[7] ! Elle en eût fait aux bûches de la cheminée et au balancier de la pendule.

Au fond de son âme, cependant, elle attendait un événement. Comme les matelots en détresse, elle promenait sur la solitude de sa vie des yeux désespérés, cherchant au loin quelque voile blanche dans les brumes de l'horizon. Elle ne savait pas quel serait ce hasard, le vent qui le pousserait jusqu'à elle, vers quel rivage il la mènerait, s'il était chaloupe ou vaisseau à trois ponts, chargé d'angoisses ou plein de félicités jusqu'aux sabords. Mais, chaque matin, à son réveil, elle l'espérait pour la journée, et elle écoutait tous les bruits, se levait en sursaut, s'étonnait qu'il ne vînt pas ; puis, au coucher du soleil, toujours plus triste, désirait être au lendemain.

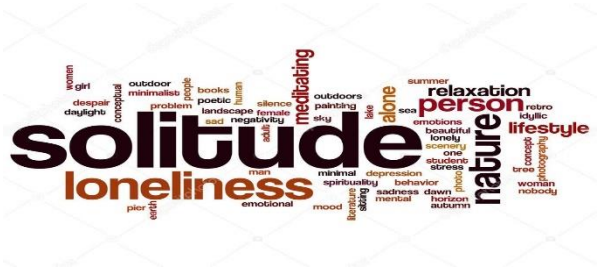
[6] Nom de la maison de Vincent.
[7] Femelle du lévrier.

Séance 2 : seuls avec tous, concilier l'inconciliable ?

I. ANALYSE DU TITRE : « Seuls avec tous »

Questions

1. Quelles réactions avez-vous à la lecture du thème « Seuls avec tous » ?
2. Analysez la structure de ce titre.
3. Quels sens donnez-vous à la préposition « avec » ?



II. VERS LA PROBLEMATIQUE

Question

4. Comment comprenez-vous l'expression « Seuls avec tous » ?

III. ENTRAINEMENT AU RESUME : à partir du texte de **Tzvetan Todorov**[8]**, *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, 1995.** <u>RESUMEZ LE TEXTE AU ¼ DE SA LONGUEUR (109 mots)</u>

Les différentes versions de cette vision asociale sont faciles à identifier. Prenons d'abord celles des grands moralistes de l'époque classique (ceux qui, plutôt que de prêcher la morale, s'appliquaient à analyser les moeurs), eux-mêmes héritiers des penseurs de l'Antiquité. Elle nous présente l'humanité comme hésitant entre deux états. L'un est la vie réelle, mais qui est aussi celle de nos illusions ; l'être humain est pris dans le réseau des relations sociales, certes, mais c'est par faiblesse. L'autre état est celui de notre vie authentique, même si nous n'y accédons que difficilement ; on peut à la rigueur y côtoyer les dieux, mais, quant aux autres êtres humains, on en est libéré : les agitations superficielles de la socialité sont laissées loin derrière nous. Le commerce des autres hommes est un fardeau dont il faut essayer de se décharger ; l'approbation demandée aux prochains n'est qu'une coupable *vanité* qui ne saurait être tolérée par le sage ; celui-ci aspire à l'autarcie, à l'autosuffisance.

Lorsque Montaigne veut adresser un conseil à ses semblables, voici comment il s'exprime : « Faisons que notre contentement dépende de nous, déprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui ; gagnons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à notre aise[9]. » « Quittez avec les autres voluptés celle qui vient de l'approbation d'autrui[10]. » Il est donc à la fois possible et louable de se libérer des rapports aux autres êtres humains et notamment de la demande d'approbation que nous leur adressons : telle est la sagesse stoïcienne transmise ici par Montaigne. […] la socialité, c'est le réel, mais l'idéal, car aussi la vérité profonde de notre nature, c'est la solitude : telle est la première grande version de la conception individualiste qui sous-tend nos représentations de la vie humaine.

Mais ce n'est pas là la version dominante. S'il n'était pas assujetti à de puissantes contraintes, celles de la société et de la morale, l'homme, être essentiellement solitaire, vivrait en guerre perpétuelle avec ses semblables, dans une poursuite effrénée du pouvoir. Ce que Montaigne et la Bruyère considéraient comme un idéal – l'autosuffisance, l'autarcie – est la réalité de l'homme ; mais c'est une réalité menacée. La société et la morale vont contre la nature humaine ; elles imposent les règles de la vie commune à un être essentiellement solitaire. C'est cette conception de l'homme, la conception immoraliste, qui l'a emporté sur celle des moralistes ; et c'est encore elle que l'on trouve à l'œuvre dans les théories psychologiques et politiques les plus influentes aujourd'hui.

---

[8] Critique littéraire, sémiologue, historien des idées et essayiste français d'origine bulgare, 1939-2017.
[9] *Les Essais*, I, 39.
[10] *Les Essais*, I, 39.

Séance 3 : seul ou avec tous ? Quelle place pour l'individu dans le groupe ? Vers une nouvelle conception du *vivre ensemble* ?

Supports :

- Tzvetan Todorov, *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, 1995.
- Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, PUF, 1895.
- Honoré de Balzac, « Sarrasine », *La Revue de Paris*, 1830.
- Marianne Jaeglé, *Vincent qu'on assassine,* 2016.
- Sherry Turkle, *Seuls ensemble*, 2015.
- Catherine Balet, *Strangers in the light*, 2009.

Document 1: Tzvetan Todorov, *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, 1995.

On peut évoquer les tendances « solitaires » de la philosophie classique mais elle a aussi des tendances « sociales ». Même si l'autarcie[11] reste l'idéal du sage, les philosophes grecs croient aussi que l'homme est un animal social, qu'il doit vivre avec ses semblables, qu'il s'épanouit dans la cité. La tension entre les deux affirmations est souvent résolue par l'acceptation de plusieurs « genres de vie », tous louables, même si l'on peut aussi les hiérarchiser : ainsi, une vie pratique, ou active, accessible au commun, et qui se passe en société ; et une vie contemplative, solitaire, convenant particulièrement au sage. Mais, même en reconnaissant le fait primordial de la pluralité humaine, les philosophes grecs ne voient pas, en règle générale, des *tu* différents du *je*, et pourtant nécessaires à sa complétude [12][…]. La sympathie naturelle qui existe entre les hommes est celle du semblable pour le semblable.

Document 2 : Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, PUF, 1895.

Au sens ordinaire, le mot foule représente une réunion d'individus quelconques, quels que soient leur nationalité, leur profession ou leur sexe, quels que soient aussi les hasards qui les rassemblent.

Au point de vue psychologique, l'expression foule prend une signification tout autre. Dans certaines circonstances données, et seulement dans ces circonstances, une agglomération d'hommes possède des caractères nouveaux fort différents de ceux de chaque individu qui la compose. La personnalité consciente s'évanouit, les sentiments et les idées de toutes les unités sont orientés dans une même direction. Il se forme une âme collective, transitoire sans doute, mais présentant des caractères très nets. La collectivité devient alors ce que, faute d'une expression meilleure, j'appellerai une foule organisée, ou, si l'on préfère, une foule psychologique. Elle forme un seul être et se trouve soumise à la loi de l'unité mentale des foules.

Le fait que beaucoup d'individus se trouvent accidentellement côte à côte ne leur confère pas les caractères d'une foule organisée. Mille individus réunis au hasard sur une place publique sans aucun but déterminé, ne constituent nullement une foule psychologique. Pour en acquérir les caractères spéciaux, il faut l'influence de certains excitants dont nous aurons à déterminer la nature.

L'évanouissement de la personnalité consciente et l'orientation des sentiments et des pensées dans un même sens, premiers traits de la foule en voie de s'organiser, n'impliquent pas toujours la présence simultanée de plusieurs individus sur un seul point. Des milliers d'individus séparés peuvent à un moment donné, sous l'influence de certaines émotions violentes, un grand évènement national, par exemple, acquérir les caractères d'une foule psychologique. Un hasard quelconque les réunissant suffira alors pour que leur conduite revête aussitôt la forme spéciale aux actes des foules. […]

Le fait le plus frappant présenté par une foule psychologique est le suivant : quels que soient les individus qui la composent, quelque semblables ou dissemblables que puissent être leur genre de vie, leurs occupations, leur caractère ou leur intelligence, le seul fait qu'ils sont transformés en foule les dote d'une sorte d'âme collective. Cette âme les fait sentir, penser et agir d'une façon tout à fait différente de celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément.

[11] État d'une collectivité qui se suffit à elle-même pour la production et la consommation des biens.
[12] État, caractère de ce qui est complet, achevé, parfait.

Document 3 : Honoré de Balzac, « Sarrasine », *La Revue de Paris*, 1830.

J'étais plongé dans une de ces rêveries profondes qui saisissent tout le monde, même un homme frivole, au sein des fêtes les plus tumultueuses. Minuit venait de sonner à l'horloge de l'Élysée-Bourbon. Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, et caché sous les plis onduleux d'un rideau de moire, je pouvais contempler à mon aise le jardin de l'hôtel où je passais la soirée. Les arbres, imparfaitement couverts de neige, se détachaient faiblement du fond grisâtre que formait un ciel nuageux, à peine blanchi par la lune. Vus au sein de cette atmosphère fantastique, ils ressemblaient vaguement à des spectres mal enveloppés de leurs linceuls, image gigantesque de la fameuse Danse des morts. Puis, en me retournant de l'autre côté, je pouvais admirer la danse des vivants ! un salon splendide, aux parois d'argent et d'or, aux lustres étincelants, brillant de bougies. Là, fourmillaient, s'agitaient et papillonnaient les plus jolies femmes de Paris, les plus riches, les mieux titrées, éclatantes, pompeuses, éblouissantes de diamants ! des fleurs sur la tête, sur le sein, dans les cheveux, semées sur les robes, ou en guirlandes à leurs pieds. C'était de légers frémissements de joie, des pas voluptueux qui faisaient rouler les dentelles, les blondes, la mousseline autour de leurs flancs délicats. Quelques regards trop vifs perçaient çà et là, éclipsaient les lumières, le feu des diamants, et animaient encore des cœurs trop ardents. On surprenait aussi des airs de tête significatifs pour les amants, et des attitudes négatives pour les maris. Les éclats de voix des joueurs, à chaque coup imprévu, le retentissement de l'or se mêlaient à la musique, au murmure des conversations ; pour achever d'étourdir cette foule enivrée par tout ce que le monde peut offrir de séductions, une vapeur de parfums et l'ivresse générale agissaient sur les imaginations affolées. Ainsi à ma droite la sombre et silencieuse image de la mort ; à ma gauche, les décentes bacchanales de la vie : ici, la nature froide, morne, en deuil ; là, les hommes en joie. Moi, sur la frontière de ces deux tableaux si disparates, qui, mille fois répétés de diverses manières, rendent Paris la ville la plus amusante du monde et la plus philosophique, je faisais une macédoine morale, moitié plaisante, moitié funèbre. Du pied gauche je marquais la mesure, et je croyais avoir l'autre dans un cercueil.

Document 4 : Marianne Jaeglé, *Vincent qu'on assassine*, 2016.

Tout Arles semble s'être donné rendez-vous là ce soir, impatient de s'adonner à la fête, à la danse, au plaisir. Dans la foule se mêlent les ouvriers, les zouaves en uniforme, des femmes en cheveux et d'autres coiffées à la mode arlésienne, avec ce chignon lâche et cette petite coiffe à larges pans noirs qui retombe dans leur dos comme des ailes de papillon.

Un gobelet de vin à la main, Vincent[13] reste étourdi au bord de la piste, à contempler le spectacle, dans la senteur âcre de l'éclairage au gaz qui colore tout d'une teinte blafarde. Dès l'entrée, Paul[14] s'est éloigné, pour aller saluer des connaissances. Il fait une chaleur insensée dans la salle où déjà les femmes s'éventent, et celle-ci semble encore augmenter avec l'arrivée de l'orchestre, cinq ou six musiciens acclamés par la foule impatiente qui entament une gavotte.

Parmi les danseurs, dans la foule, Vincent aperçoit Paul, pressant contre lui une mince femme brune, dont le chignon se défait, puis Augustine Roulin, emportée par l'ardeur de la danse, qui le salue de loin. Les danseurs tourbillonnent, serrant la taille des femmes, on se marche sur les pieds, on se bouscule. La foule reprend en chœur les airs, les uns après les autres, produisant un vacarme énorme dans lequel, peu à peu, le vertige le saisit. Il se sent perdu, séparé des autres par une barrière invisible qui le rend incapable de s'abandonner, comme eux, à l'ivresse furieuse qui semble avoir gagné la salle entière.

[13] Vincent Van Gogh (1853-1890), peintre majeur du XIXème s.

[14] Paul Gauguin (1848-1903), peintre que Vincent a invité à Arles, grâce au soutien financier de Théo, son frère, pour fonder, il l'espère, l'Atelier du midi.

Que fait-il là ? Si Paul n'avait pas insisté pour qu'il vienne lui aussi…

Il titube jusqu'à la sortie, s'arrête sur le trottoir et respire avec soulagement l'air glacé de la nuit. Il n'a rien à faire ici.

Lorsqu'il arrive à la Maison jaune, les cloches de Notre-Dame-la-Major sonnent onze heures. Il n'est donc guère resté que deux heures dans cette étuve, mais le malaise qui l'étreint et comprime sa poitrine n'a pas cessé. Pourquoi n'est-il pas capable de prendre du plaisir aux choses simples, comme les autres ? Pourquoi faut-il toujours qu'il se sente isolé, exclu ? Il s'est encore une fois montré sous un jour défavorable et s'en veut amèrement.

Document 5 : Sherry Turkle, *Seuls ensemble,* 2015.

De nos jours, le fait d'être connectés ne dépend pas de la distance qui nous sépare des autres, mais des technologies de communication qui sont à notre portée. Or nous les transportons avec nous presque tout le temps, à tel point que le fait d'être seul peut finir aujourd'hui par apparaître comme la condition *sine qua non* de l'être-ensemble. Il apparaît en effet plus aisé de communiquer avec les autres si on peut rester concentré sur son écran sans interruption. Dans ce nouveau régime, une gare – ou un aéroport, un café, un parc – n'est plus un espace commun, mais un endroit où les gens sont rassemblés mais s'ignorent. Chacun est relié à un appareil mobile, ainsi qu'aux contacts et aux lieux auxquels ils donnent accès. J'ai grandi à Brooklyn, où les trottoirs avaient quelque chose de particulier : quelle que soit la saison (même en hiver, quand ils avaient été déneigés), on pouvait y trouver des marelles dessinées à la craie. Je discute avec un collègue qui habite aujourd'hui dans ce quartier. Les marelles ont disparu. Les enfants sont toujours dehors – mais sur leurs téléphones.

Quand les gens discutent au téléphone, ils n'ont pas l'impression d'exposer leur vie privée. Ils partent du principe que ceux qui se trouvent autour d'eux les traiteront non seulement comme des personnes anonymes, mais aussi comme des personnes absentes. J'étais récemment assise dans le train entre Boston et New York à côté d'un homme qui racontait ses problèmes à sa petite amie. En essayant de ne pas écouter, j'ai pourtant pu apprendre les choses suivantes : cet homme sortait d'une période d'alcoolisme et son père ne voulait plus lui donner d'argent. Il trouvait sa petite amie trop dépensière et n'aimait pas sa fille entrée dans l'adolescence. Gênée, j'ai parcouru les couloirs pour trouver un autre siège, mais le train était complet.je me suis donc résignée à me rasseoir à côté de l'homme, qui continuait à se plaindre. Certes, j'avais la consolation de savoir qu'il ne se plaignait pas à moi – mais j'avais tout de même envie de m'effacer. D'ailleurs, ce n'était même pas la peine : cet homme me traitait déjà comme si je n'étais pas là.

On peut aussi envisager la situation dans le sens inverse : ne sont-ce pas ceux qui téléphonent qui se signalent d'eux-mêmes comme absents ? Parfois, les gens indiquent qu'ils sont « sur le départ » en sortant leur téléphone de leur poche et en le portant à l'oreille. Toutefois, le plus souvent, ces signes sont de nature plus subtile : un bref regard jeté sur un téléphone pendant un dîner ou un rendez-vous suffit. Au sens traditionnel du terme, un « lieu » renvoie à un espace physique et aux gens qui s'y trouvent. Mais que devient le « lieu » si ceux qui s'y trouvent ne prêtent attention qu'à des personnes absentes, et non plus à celles qui les entourent ? Dans un bar près de chez moi, presque tous les clients sont assis devant un ordinateur ou regardent leur téléphone portable pendant qu'ils boivent leur café. Ces gens ne sont pas mes amis. Pourtant, leur présence me manque.

Document 6 : Catherine Balet[15], *Strangers in the light*, 2009.
73 x 103 cm, tirage Lambda sur papier Kodak Endura métallique, édition de 9

[15] Catherine Balet (1959-), peintre, puis photographe au début des années 2000. Son travail prend une dimension sociologique où elle cherche à montrer la réalité contemporaine à travers des portraits vrais.

Séance 4 : Seuls avec tous ou la question de l'identité de l'individu dans le groupe

Questions :

- Dans quelles circonstances votre classe devient-elle un groupe ?
- Vous sentez-vous appartenir à un autre groupe ?

Supports :

- Dominique Oberlé, « Le groupe en psychologie sociale », *in La vie des groupes, Sciences Humaines* N° 94, Mai 1999.
- Tzvetan Todorov, *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, 1995.
- Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, 2016.
- Aldous Huxley, *Le Meilleur des Mondes (Brave new world)*, 1932 (deux extraits)
- Margaret Atwood, *La Servante écarlate*, 1985.
- Michael Wolf, *Tokyo Compression*, 2010.

Document 1 : Dominique Oberlé, « Le groupe en psychologie sociale »*, in La vie des groupes, Sciences Humaines* N° 94, Mai 1999.

Question initiale : soulignez les étapes qui structurent la définition du groupe.

Comment définir le groupe ?

Quand il est question de définir le groupe, on s'accorde plus volontiers sur des définitions négatives (ce qu'il n'est pas) que sur des définitions affirmatives. Il est ainsi classique de signaler que tout regroupement de personnes ne constitue pas forcément un groupe, qu'il peut se réduire à un agrégat, c'est-à-dire à un ensemble d'individus unis par la simple proximité physique, mais sans liens entre eux, comme par exemple dans une file d'attente. Si le groupe se différencie d'une simple collection de personnes, ce ne peut être que par l'établissement d'une ou plusieurs liaisons entre elles. Un premier type de lien est imaginaire : c'est parce que les désirs et les rêves des membres entrent en résonnance que le groupe se forme. Un autre grand type de lien dérive de la technique, de procédés ou de savoir-faire partagés qui créent des liens fonctionnels entre les personnes. Le psychanalyste français Didier Anzieu, à la suite de son collègue anglais Wilfred R. Bion, s'est attaché à montrer l'enchevêtrement des dimensions imaginaire et technique dans toute activité collective. La liaison se constitue également par l'adhésion commune à un système de valeurs. Si ce type de lien est particulièrement explicite dans les groupes confessionnels[16] par exemple, en fait, il existe dans tous les groupes par le biais du système de normes qui les régit. Il n'y a pas de groupe sans normes, et réciproquement, les normes sont produites par des collectifs.

Ainsi, l'agrégat des personnes qui forment cette file d'attente au bureau de poste se transformera en groupe lorsque, se mettant à interagir entre elles, ces personnes échangeront leurs représentations du service public et s'organiseront pour engager ensemble une action de contestation visant à obtenir que plus de guichets soient ouverts. C'est donc dans l'interdépendance de ses membres qu'un groupe se forge. Encore faut-il bien voir que cette interdépendance implique une triple détermination, fonctionnelle, normative et imaginaire. Ce constat s'applique à toute une série de situations (prise d'otages, panne d'ascenseur, etc.) qui semblent transformer brusquement une collection d'individus hétérogènes en un collectif capable d'une action commune.

[16] Relatif à la foi religieuse.

Dans ce qui précède, le groupe a été défini par l'interaction et l'interdépendance, c'est-à-dire défini de l'intérieur. Or, ce qui se passe dans un groupe, la manière dont il se forme s'organise et se structure, dépendent pour une bonne part de ce qui se passe à l'extérieur du groupe, et en particulier de ses rapports avec d'autres groupes. C'est ce qu'a magistralement démontré le philosophe Jean-Paul Sartre, dans son analyse de la Révolution française. Sans la famine, explique-t-il, ce groupe (des insurgés) ne se serait pas constitué. Mais d'où vient qu'il se définisse comme organe de lutte commune ? Pourquoi ces hommes ne se sont-ils pas disputé les aliments comme des chiens, comme il arrive parfois ? C'est l'encerclement de Paris par les troupes du roi qui a transformé la horde des affamés en groupe. Et c'est contre un autre groupe, le gouvernement qui tentait une politique de force, contre « les dragons » que le peuple de Paris s'est armé.

On le voit, le groupe ne peut être défini sans rapport d'extériorité. [...] Tout groupe s'établit en rapport avec d'autres groupes, et définit son fondement, son identité, sa raison d'être, même si ce n'est pas immédiatement apparent. Ainsi, à La Poste, la transformation de la file d'attente en groupe s'opère par rapport à une autre entité, aux intérêts antagonistes, l'entreprise publique La Poste qui cherche à faire des économies. Dans une entreprise, le groupe des grévistes s'oppose aux non-grévistes.

Certes, le processus de différenciation grâce auquel un groupe se forme par rapport à d'autres n'est pas forcément aussi conflictuel que dans les exemples évoqués, mais il est toujours à l'œuvre. Le groupe des femmes se constitue par rapport aux groupes des hommes, des gens du troisième âge regroupés en association revendiquent leur droit à la sexualité en référence aux plus jeunes, etc. On le voit, les caractéristiques du groupe, ses finalités, ses enjeux n'acquièrent de signification que dans la confrontation, la comparaison avec d'autres groupes et les évaluations qui en découlent.

Document 2 : Tzvetan Todorov[17], *La vie commune, essai d'anthropologie générale*, 1995.

Si par mon travail j'assume une fonction que la société considère comme utile pour elle, je peux ne pas avoir besoin d'une reconnaissance de distinction (je ne m'attends pas à ce qu'on me fasse sans arrêt des compliments) : je me contente parfaitement de ma reconnaissance de conformité (j'accomplis mon devoir, je sers mon pays ou mon entreprise). Pour l'obtenir, je n'ai donc pas besoin de solliciter, chaque fois, le regard des autres ; j'ai intériorisé ce regard sous forme de normes et d'usages [...] et ma seule conformité aux règles me renvoie une image – positive de surcroît – de moi-même ; donc j'existe. [...]

La satisfaction que l'on tire de la conformité aux normes du groupe explique aussi en grande partie la puissance des sentiments communautaires, le besoin d'appartenir à un groupe, un pays, une communauté religieuse. Suivre scrupuleusement les habitudes de votre milieu vous procure la satisfaction de vous sentir exister par le groupe. Si je n'ai rien dont je puisse être fier dans ma vie à moi, je m'attache avec d'autant plus d'acharnement à prouver ou à défendre la bonne renommée de ma nation ou de ma famille religieuse. Aucun revers subi par le groupe ne peut me décourager : un homme n'a qu'une existence et elle peut être ratée, un peuple a une destinée qui s'étale sur des siècles, les échecs d'aujourd'hui devenant les annonciateurs des triomphes de demain.

Ces deux formes de reconnaissance entrent facilement en conflit ou forment des hiérarchies mouvantes, dans l'histoire des sociétés comme dans celle des individus : la distinction favorise la compétition, la conformité est du côté de l'accord. Me tiendrai-je sagement au bord du trottoir pour me soumettre aux règles communes et m'accorder ainsi la reconnaissance intérieure de conformité, ou traverserai-je la rue au milieu des voitures hurlantes pour provoquer l'admiration de mes copains (une reconnaissance de distinction, mais

[17] Critique littéraire, sémiologue, historien des idées et essayiste français d'origine bulgare, 1939-2017.

qui peut aussi devenir à son tour reconnaissance de conformité à l'intérieur d'un groupe plus restreint, celui de notre bande) ? A un certain âge, l'approbation accordée par nos pairs vaut plus que tout, et certainement plus que la satisfaction tirée de la conformité aux règles générales de la société. Cette situation est donc porteuse de dangers : on transgresse facilement la « morale » si l'on peut s'assurer du rire ou de l'étonnement des témoins. Les crimes accomplis en bande n'ont souvent pas d'autre source.

Document 3 : Annie Ernaux, *Mémoire de fille,* 2016.

Annie Ernaux replonge dans l'été 1958, celui de ses premières amours, à la colonie de S. dans l'Orne. Annie D., qui y est monitrice, a laissé traîner une lettre sentimentale que le cuisinier a affichée et qui suscite l'hilarité de ses collègues. Elle reste cependant proche d'eux.

Elle ne peut pas se priver de ce qui, depuis son entrée à la colonie, est une découverte, cet enchantement de vivre entre jeunes du même âge dans un lieu coupé du reste de la société sous l'autorité lointaine et bienveillante d'une poignée d'adultes. Cette exaltation d'appartenir à une communauté cimentée par les lits en portefeuille, les jeux de mots et les chansons obscènes, par une fraternité de dérision et de vulgarité. Cette euphorie de tout l'être comme si notre jeunesse était démultipliée par celle des autres – l'ébriété communautaire.

Un bonheur redoublé – dans mon souvenir – par la présence des centaines d'enfants dont les jeux et les rires, les cris, se fondaient en une rumeur emplissant l'espace dès le matin, tonnant aux repas dans l'immense réfectoire, s'éteignant le soir sous les hauts plafonds des dortoirs baignant dans la lumière bleue des veilleuses.

Parce que le bonheur du groupe est plus fort que l'humiliation, elle veut rester des leurs. Je la vois aspirant à leur ressembler jusqu'au mimétisme. Copiant leurs tics de langage (…), même si elle les trouve, à force, affligeants. Ponctuant comme eux ses phrases d'un « euh là » traînant, spécifique de la Basse-Normandie. A l'intérieur du groupe, les élèves et anciens élèves des Ecoles normales d'instituteurs constituent une tribu joyeuse et anticléricale, soudée par la certitude d'appartenir à une élite. Elle envie le corps fier et solidaire qu'ils forment garçons et filles. Elle les écoute parler d'eux et de la Norme, comme ils appellent leur école. Elle ne raconte rien du pensionnat, se sachant disqualifiée d'avance avec les religieuses, « toutes de refoulées », ses prières obligatoires, cette éducation catholique qu'ils ridiculisent avec excitation.

Document 4 : Aldous Huxley, *Le Meilleur des Mondes (Brave new world),* 1932.

Extrait 1

Bernard Marx vit dans une société où les êtres sont créés artificiellement par des manipulations génétiques qui garantissent un fonctionnement harmonieux et le bonheur et la liberté pour tous. Il participe à une cérémonie religieuse de transe collective destinée à faire surgir « le Grand Etre ». Un des membres, face à son comportement ambigu et décalé, l'interroge sur ses sentiments.

- Si, j'ai trouvé cela épatant, dit-il, en mentant, et il détourna les yeux ; la vue de ce visage transfiguré était tout à la fois une accusation et un rappel ironique de ce qui le séparait des autres. Il se sentait aussi misérablement isolé, à présent qu'il l'avait été au début de l'office, plus isolé, en raison du vide qui, chez lui, n'avait été comblé, en raison de sa satiété inexaucée. A part, inaccordé, tandis que les autres se fondaient dans le Grand Etre ; seul, jusque dans l'embrasement de Morgana, bien plus seul, en vérité, plus désespérément lui-même qu'il ne l'avait jamais été de sa vie. Il était sorti de cette pénombre rouge pour revenir à l'éclat vulgaire de l'électricité, avec un sentiment du moi intensifié au point de lui faire souffrir le martyre. Il était misérablement, totalement malheureux, et peut-être (les yeux luisants de Fifi étaient son accusateur), peut-être était-ce sa propre faute. – Tout à fait épatant, répéta-t-il.

Extrait 2
Lenina interroge Bernard Marx sur son comportement atypique.

- Et comment pouvez-vous parler comme cela de votre désir de ne pas être une partie du corps social ? Nous ne pouvons nous passer de personne. Les Epsilons[18] même...
- Oui, je sais, dit Bernard d'un ton railleur. « Même les Epsilons sont utiles ! » Moi aussi. Et j'aimerais diantrement mieux ne servir à rien ! Lenina fut scandalisée de son blasphème[19].
- Bernard ! protesta-t-elle d'une voix ahurie et affligée, comment pouvez-vous parler ainsi ? (...)
- Vous n'avez pas le désir d'être libre, Lenina ?
- Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je le suis, libre. Libre de me payer du bon temps, le meilleur qui soit. « Tout le monde est heureux, à présent ! » Il se mit à rire.
- Oui, « tout le monde est heureux, à présent ! » Nous commençons à servir cela aux enfants à cinq ans. Mais n'éprouvez-vous pas le désir d'être libre de quelque autre manière, Lenina ? D'une manière qui vous soit propre, par exemple ; pas à la manière de tous les autres.
- Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répéta-t-elle. Puis, se tournant vers lui :
- Oh, rentrons, Bernard ; comme je déteste d'être ici !
- Vous n'aimez pas être avec moi ?
- Mais certainement, Bernard ! C'est cet affreux endroit.
- Il me semblait que nous serions plus... plus ensemble ici, sans rien d'autre que la mer et la lune, ou même que chez moi. Vous ne comprenez pas cela ?
- Je ne comprends rien, dit-elle avec décision, déterminée à garder intacte son incompréhension.
- Rien. Et ce que je comprends encore le moins de tout, continua-t-elle sur un autre ton, c'est pourquoi vous ne prenez pas de soma[20] quand il vous vient de vos idées épouvantables. Vous les oublieriez totalement. Et, au lieu de vous sentir misérable, vous seriez plein de gaieté. Oui, tellement plein de gaieté!... répéta-t-elle, et elle sourit ; malgré toute l'inquiétude intriguée qui luisait dans ses yeux, d'un air qu'elle entendait charger de cajolerie aguichante et voluptueuse.

Document 5 : Margaret Atwood, *La Servante écarlate,* 1985.

Dans un monde où la natalité a presque disparu, la société a été totalement réorganisée de façon à la privilégier en affectant certaines femmes au rôle unique de procréation au nom d'une religion. L'héroïne, Defred, est une servante écarlate dans la mesure où elle est capable de donner la vie. Elle va résister au lavage de cerveau qui lui est imposé quotidiennement mais ses forces l'abandonnent.

Je pense, Dieu Bon, je ferai tout ce que Tu voudras. Maintenant que Tu m'as épargnée, je m'effacerai si c'est ce que Tu veux vraiment.

Je me viderai, réellement, je deviendrai un calice[21]. Je renoncerai à Nick. J'oublierai les autres, je cesserai de me plaindre. J'accepterai mon sort. Je me sacrifierai. Je ferai pénitence. J'abdiquerai. Je renoncerai. Je sais que cela ne peut pas être la bonne voie, mais c'est pourtant ce que je pense. Tout ce qu'on nous a enseigné au Centre Rouge, tout ce contre quoi j'ai résisté, revient à flots. Je ne veux pas souffrir, je ne veux pas être une danseuse, les pieds ballants, la tête, un rectangle de tissu blanc, je ne veux pas être une poupée pendue au Mur, je ne veux pas être un ange sans ailes. Je veux continuer à vivre, peu importe comment. Je cède mon corps, librement, à l'usage des autres. Ils peuvent faire de moi ce qu'ils veulent. Je suis abjecte. Je ressens, pour la première fois, leur véritable pouvoir.

[18] Dans cette société future, tous les enfants sont conçus dans des éprouvettes et génétiquement conditionnés pour appartenir à l'une des 5 catégories de population. De la plus intelligente à la plus stupide : les Alphas (l'élite), les Bétas (les exécutants), les Gammas (les employés subalternes), les Deltas et les Epsilons (destinés aux travaux pénibles).
[19] Parole, discours outrageant à l'égard de la divinité, de la religion, de tout ce qui est considéré comme sacré.
[20] Drogue artificielle de synthèse présentée au peuple comme étant un simple médicament. Les citoyens sont tous incités à utiliser ce produit qui peut, à forte dose, plonger celui qui en prend dans un sommeil paradisiaque, créer la sensation de bonheur chez tous et favoriser la cohésion sociale.
[21] Vase sacré présentant la forme d'une coupe évasée portée sur un pied élevé.

La servante écarlate, 2017, série télévisée	

Document 6 : Michael Wolf[22], *Tokyo Compression*, 2010.

[22] Michael Wolf est un artiste et photographe allemand, né en 1954, qui vit et travaille à Hong Kong et à Paris. Son travail se concentre sur la vie quotidienne dans les grandes villes.

Séance 5 : **Seuls avec ou contre tous**, **une histoire de domination.**

Supports :

- Joseph L. Mankiewicz, *Jules César*, 1953.
- Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, 1895.
- Aurélien Bellanger, *Le Grand Paris*, 2017.
- Renaud Leblond, « Le miraculé du Temple solaire », *L'Express*, 03/08/1995.
- *Statue de Lénine déboulonnée, place de la Liberté, Kharkiv, deuxième ville d'Ukraine, Jdd.fr*, 28 septembre 2014.

Document 1 : Joseph L. Mankiewicz, *Jules César*, 1953.

Document 2 : Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, 1895.

Dans les foules humaines, le chef réel n'est souvent qu'un meneur, mais, comme tel, il joue un rôle considérable. Sa volonté est le noyau autour duquel se forment et s'identifient les opinions. Il constitue le premier élément d'organisation des foules hétérogènes et prépare leur organisation en sectes. En attendant, il les dirige. La foule est un troupeau servile qui ne saurait jamais se passer de maître. […] La multitude est toujours prête à écouter l'homme doué de volonté forte qui sait s'imposer à elle. Les hommes réunis en foule perdent toute volonté et se tournent d'instinct vers qui en possède une.

De meneurs, les peuples n'ont jamais manqué : mais il s'en faut que tous soient animés des convictions fortes qui font les apôtres. Ce sont souvent des rhéteurs subtils, ne poursuivant que des intérêts personnels et cherchant à persuader en flattant de bas instincts. L'influence qu'ils exercent ainsi peut être très grande, mais elle reste toujours très éphémère. Les grands convaincus qui ont soulevé l'âme des foules, les Pierre l'Ermite, les Luther, les Savonarole, les hommes de la Révolution, n'ont exercé de fascination qu'après avoir été eux-mêmes d'abord fascinés par une croyance. Ils purent alors créer dans les âmes cette puissance formidable nommée la foi, qui rend l'homme esclave absolu de son rêve.

Créer la foi, qu'il s'agisse de foi religieuse, de foi politique ou sociale, de foi en une œuvre, en un personnage, en une idée, tel est surtout le rôle des grands meneurs, et c'est pourquoi leur influence est toujours considérable. De toutes les forces dont l'humanité dispose, la foi a toujours été une des plus grandes, et c'est avec raison que l'Évangile lui attribue le pouvoir de transporter les montagnes. Donner à l'homme une foi, c'est décupler sa force.

Document 3 : Aurélien Bellanger, *Le Grand Paris*, 2017.

L'inventivité verbale du Prince était à l'opposé. Elle concernait la grammaire elle-même plutôt que le vocabulaire : la clé de voûte du vivre-ensemble […]. Le Prince ne parlait pas un français de convention, ni un français de fantaisie, mais un français de combat. Il parlait aux instincts du peuple, mis en perpétuelle situation de juré populaire d'un procès d'assises devenu grand comme un pays entier. Il répétait à voix douce les noms de ses intervieweurs, il abusait des pronoms personnels qui le mettaient en scène, avec ambivalence, en tant que victime et en tant qu'accusateur. C'était la seule structure qu'il respectait au fond, l'essence judiciarisée[23] de la langue. Tout le reste, fautes d'accords, conjugaisons hasardeuses, oublis du sujet ou du temps, était subordonné à cette fonction unique : mettre le monde en accusation, s'excuser de sa bonne volonté, feindre une naïveté la plus absolue – c'était un effondrement de la langue sur elle-même. L'intervieweur, confronté là à un défi insurmontable, renonçait à chaque fois, et le téléspectateur, comme hypnotisé, oubliait la question désobligeante.

[23] Langue construite sur le vocabulaire et les situations propres à la justice.

Document 4 : Renaud Leblond, « Le miraculé du Temple solaire », *L'Express*, 03/08/1995.

L'ordre du Temple solaire, fondé en 1984 à Genève par Luc Jouret et Jo Di Mambro, est une secte, principalement connue pour des suicides collectifs en Suisse, en France et au Canada ayant fait en tout 74 victimes en 1994, 1995 et 1997. Un survivant témoigne…

Mais il dresse surtout le portrait de cet étrange gourou. Drôle d'histoire. Lorsque Jo Di Mambro, petit homme moustachu et sans envergure, s'installe à Genève à la fin des années 70, il n'est précédé que d'une vague réputation de guérisseur acquise dans la région d'Annemasse. Très vite, pourtant, il va fasciner la directrice d'une école de yoga qui verra en lui un maître des sciences occultes. Ensemble, ils créeront une luxueuse fondation - la Golden Way - dont le but est d'organiser des conférences sur des thèmes new age: la médecine naturelle, le sommeil, l'astrologie. Puis le mouvement s'accélère lorsque Di Mambro se prend de sympathie pour Luc Jouret, un prétendu ostéopathe venu de Bruxelles. Le personnage a du charisme. Il a surtout un don particulier pour parler du mal de vivre. Di Mambro le sent bien, qui le projette à l'avant-scène en créant les «séminaires du Dr Jouret». Le gratin de la bourgeoisie genevoise se bouscule alors pour écouter cet orateur exalté et souriant. Le succès est inespéré. Et le nouveau tandem prend soudain conscience de l'extraordinaire «vivier» dont il dispose. Méthodiquement, les deux hommes vont se mettre à sélectionner les individus les plus réceptifs. A ces derniers ils vont proposer une expérience redoutable, celle du «rêve éveillé». L'idée consiste à identifier en eux les personnages antiques dont ils sont la réincarnation et qui conditionnent leur état mental. Mais, avant de leur annoncer la divine nouvelle, Di Mambro affirme devoir les préparer. En les astreignant à un «travail» titanesque: des heures de méditation et d'incantation, le jour, la nuit et les week-ends; des déplacements incessants; des règles d'hygiène radicales qui les obligent chaque jour à désinfecter à l'alcool à 90° leur domicile. Sans compter le régime hypocalorique, uniquement composé de légumes, que le gourou leur impose. «Imperceptiblement, Di Mambro nous exténuait, raconte Huguenin. Nous étions dans un état de flottement qui lui permettait de nous faire croire n'importe quoi.»

Document 5 : *Statue de Lénine déboulonnée, place de la Liberté, Kharkiv, deuxième ville d'Ukraine, Jdd.fr*, 28 septembre 2014.

A Kharkiv, en Ukraine, l'immense statue de Lénine, symbole de la domination de l'empire russe sur les anciens pays d'Union soviétique, est déboulonnée par des activistes pro-Europe.

Séance 5 suite

Exercice au choix

Prolongement 1 : élaborer un dossier de synthèse de trois ou quatre documents autour du harcèlement qui permette d'exploiter le plan analytique.

Votre dossier comportera :

- Un ou deux textes d'idées, dont le texte pivot.
- Un extrait d'un texte littéraire.
- Une image.

Prolongement 2 : élaborer un dossier de synthèse de trois ou quatre documents autour de la résistance au conformisme qui permette d'exploiter le plan analytique.

Votre dossier comportera :

- Un ou deux textes d'idées, dont le texte pivot.
- Un extrait d'un texte littéraire.
- Une image.

Prolongement 3 : élaborer un dossier de synthèse de trois ou quatre documents autour de la résistance à l'oppression qui permette d'exploiter le plan analytique.

Votre dossier comportera :

- Un ou deux textes d'idées, dont le texte pivot.
- Un extrait d'un texte littéraire.
- Une image.

Séance 6 DIAPORAMA : Seuls avec tous à l'heure de la révolution numérique
Une utopie sociale ou comment harmoniser les désirs des individus avec les besoins de la collectivité ?

I. LES MUTATIONS
   1. Des comportements individuels en société :
      a. redéfinition de la présence et de l'absence
      b. entre privé et public, « l'extimité »
      c. fin de la solitude
   2. Des comportements sociaux :
      a. de la rencontre au *friending*
      b. de l'engagement dans la société : lien faible/lien fort
      c. évolution de la militance et cyberactivisme

II. ILLUSIONS ET DERIVES ou l'impossible harmonie entre les désirs de l'individu et les besoins de la collectivité (Dans les comportements sociaux)
   a. L'illusion de l'amitié
   b. Le surinvestissement dans les réseaux sociaux
   c. La peur de s'exposer et la désocialisation
   d. L'isolement
   e. La désocialisation et l'impossible retour vers tous
   f. Le surinvestissement dans l'objet

Séance 7 : Seuls avec tous ou un pour tous et tous pour un ?

Peut-on parler actuellement du triomphe de l'individualisme ? Comment concilier les intérêts de tous et de chacun ?

- Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide, Essais sur l'individualisme contemporain,* 1983
- Jacques Ion, *S'engager dans une société d'individus,* 2012
- Jean-Baptiste François, « L'épanouissement personnel comme source de la générosité », lacroix.com, 06 décembre 2012
- "Retrouver un avenir", Fondation Abbé Pierre, agence BDDP Unlimited, 2015.
- Antonio A. Casilli, *Les Liaisons numériques, vers une nouvelle sociabilité ?* 2010
- Carole Dane, « L'*empowerment*, un concept pour la France ? », *Vie sociale*, vol. 2, no. 2, 2007
- « Les Français et les pratiques collaboratives Qui fait quoi ? Et pourquoi ? » Enquête IPSOS https://presse.ademe.fr/files/ademe-pratiques-collaboratives-08.02.13.pdf

QUESTIONS

1. LEXIQUE :

a) Relevez les mots dont le suffixe est –*isme* ou –*iste* et proposez une définition.

b) Comment s'organise la réflexion de chacun des auteurs autour de ces mots ?

2. ANALYSE D'UN SCHEMA

Quels les différents axes de lecture du schéma ?

3. ORAL

Avez-vous déjà expérimenté une de ces nouvelles formes d'implication dans la société ? Exposez-la en précisant vos motivations et les enjeux de cette pratique.

4. CONCLUSION

Qu'est-ce qui montre que l'intérêt pour la chose publique ne faiblit pas, malgré les idées reçues ?

Document 1 : Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide, Essais sur l'individualisme contemporain,* 1983.

Sans doute le droit d'être absolument soi-même, de jouir au maximum de la vie est-il inséparable d'une société ayant érigé l'individu libre en valeur cardinale et n'est-il qu'une ultime manifestation de l'idéologie individualiste; mais c'est la transformation des styles de vie liée à la révolution de la consommation qui a permis ce développement des droits et désirs de l'individu, cette mutation dans l'ordre des valeurs individualistes.

[…]

Car le remarquable dans le phénomène, c'est d'une part la rétraction des visées universelles si on le compare au militantisme idéologique et politique de jadis, d'autre part le désir de se retrouver entre soi, avec des êtres partageant les mêmes préoccupations immédiates et circonscrites. Narcissisme collectif : on se rassemble parce qu'on est semblable, parce qu'on est sensibilisé directement par les mêmes objectifs existentiels.

Document 2 : Jacques Ion, *S'engager dans une société d'individus,* 2012.

Texte 1 : **Au-delà des discours sur la montée des égoïsmes**

Qu'en est-il aujourd'hui en France de l'intérêt pour la chose publique ? A entendre les discours qui courent les gazettes, la réponse ne ferait guère de doute. Le repli sur soi serait un trait spécifique de notre modernité, le civisme serait en perte de vitesse, les militants seraient une espèce en voie de disparition, les jeunes se détourneraient de la politique : bref la chose publique serait moins prisée qu'hier. […]

Cet ouvrage entend au contraire prendre au sérieux la question de l'individu. D'abord, **en refusant la confusion entre individualisme et égoïsme**. Ce n'est pas parce que les gens sont plus autonomes qu'ils sont forcément davantage préoccupés d'eux-mêmes. Il faut se garder de confondre un processus séculaire, le processus d'individuation, qui marque la lente sortie des individus de leur collectif d'appartenance, avec des comportements, des attitudes et surtout des jugements moraux. Ensuite, en examinant attentivement les liens qui se nouent présentement entre individus, car c'est à regarder les caractéristiques de ces liens qu'on peut comprendre le rapport au collectif et ses transformations. A rebours des discours dominants, cet ouvrage voudrait essayer de montrer qu'à condition d'y regarder de près**, l'intérêt pour la cause publique n'est pas mort, voire n'a jamais été tant partagé.**

Texte 2 : **Les temps du militantisme**

Il ne s'agit pas de dire que [les] engagements à vie ont complètement disparu mais d'insister sur la durée de plus en plus restreinte de l'adhésion dans un groupement. Ainsi avons-nous précédemment opposé, à titre de modèles, *l'engagement post-it*, de courte durée, mais répétable successivement en différents lieux, à *l'engagement timbre*, dont la durée est quasiment illimitée. Si le premier peut être discrédité avec la métaphore du papillonnage, il faut aussitôt dire que, le plus souvent, il correspond en fait à un engagement approfondi, pouvant impliquer une forte mobilisation, requérir un investissement personnel important, mais révisable à tout moment, quand le second, pour être marqué du sceau de la fidélité, peut s'exercer sur le mode de la participation minimum. (58)

Document 3 : Jean-Baptiste François, « L'épanouissement personnel comme source de la générosité », lacroix.com, 06 décembre 2012.

Les moteurs conduisant à l'activité des bénévoles au sein d'une association ont considérablement changé ces dernières années, donnant au secteur une nouvelle dynamique.

Moins sensible aux grands idéaux collectifs, l'engagement est davantage nourri par la réalisation de soi et l'envie de mettre à profit ses compétences en dehors du champ professionnel.

L'investissement est désormais considéré comme un temps de vie à part entière, au même titre que les loisirs et le travail, permettant des liens qui ne se nouent pas naturellement par ailleurs.

N'en déplaise aux plus pessimistes sur notre nature profonde, l'altruisme n'est pas mort. C'est vrai, les faits divers, la médiatisation des conflits internationaux, la dureté de notre système économique alimentent l'idée que l'homme serait « un loup pour l'homme ». Mais à en croire les dernières études en sociologie, nous n'en serions pas moins, aujourd'hui plus que jamais, des « êtres relationnels ». En témoigne la montée en puissance de l'engagement associatif. Entre 2005 et 2012, le nombre de personnes donnant de leur temps dans une structure en France est passé de 13,3 à 16 millions, sans compter les regroupements informels à travers les réseaux sociaux en ligne et autres collectifs. « Il y a l'envie de reconstruire au plan relationnel un terreau social, non pas comme auparavant sur un mode institutionnel, pyramidal et hiérarchisé, mais à partir d'échanges interpersonnels et réciproques, dans lesquels il s'agit à la fois de donner et recevoir », commente Roger Sue, membre du centre de recherche sur les liens sociaux, auteur d'une récente étude[24] sur les motivations du bénévolat[25].

[24] Etude publiée en 2012 par France bénévolat et Recherches & Solidarités.

[25] Intérêts d'être bénévole, étude qualitative réalisée à partir des récits de 58 personnes engagées dans une activité bénévole.

La notion de plaisir est assumée

L'engagement vécu comme un acte moral supérieur s'estompe. Une majorité de bénévoles, hédonistes, veulent s'épanouir en faisant quelque chose d'utile. La notion de plaisir est totalement assumée. « Je n'ai pas de vision philosophique pour animer ce que je fais. Je ne cherche pas à aider les autres pour aider les autres, je m'investis avant tout parce que ça me fait du bien », déclare sans complexe Laurence, 54 ans. Cette ancienne responsable du personnel dans le secteur de l'assurance a expérimenté le bénévolat pour la première fois il y a douze ans, auprès d'une association de parents d'élèves, au moment où elle quittait son travail pour mieux se consacrer à sa vie familiale. Comme pour 34 % des bénévoles âgés de 18 à 60 ans, l'engagement pour Laurence est né d'un désir de faire des activités en équipe.

« En tant que mère au foyer, je tenais à la fois à maintenir un lien social et une certaine employabilité dans mon secteur », affirme cette mère de famille, qui par la suite a notamment proposé son aide à un cabinet de compétences en faveur de l'emploi de jeunes issus de la diversité, ainsi qu'à une association de professionnels de l'information et de la documentation.

Même après avoir repris le travail, elle a toutefois continué à œuvrer notamment auprès d'enfants hospitalisés. Pour elle comme pour 51 % des bénévoles actifs, il s'agit en priorité de mettre ses compétences au service d'une cause d'intérêt général. Pour décrire la forme d'engagement de Laurence, certains spécialistes du secteur associatif n'hésitent pas à parler de « zapping ». Laurence, elle, préfère parler d'ouverture. À force de « goûter » à différentes actions, elle dit avoir changé. « Avant, j'avais davantage de certitudes, je ne discutais qu'avec les cadres de mon milieu professionnel, et je me rends compte que je pouvais juger les gens un peu trop rapidement. Aujourd'hui, je suis sans doute moins dure envers les gens qui ne me ressemblent pas», note-t-elle.

Document 4 : "Retrouver un avenir", Fondation Abbé Pierre, agence BDDP Unlimited, 2015.

Claire Bosc – Delphine Delansay

Document 5 : Antonio A. Casilli, *Les Liaisons numériques, vers une nouvelle sociabilité ?* 2010.

Cela, selon Hekebolos, fait aussi le succès des réseaux sociaux en ligne : « Facebook en particulier est un outil d'activisme formidable. Il a facilité la communication de masse et l'organisation à la fois de campagnes de sensibilisation et de campagnes électorales » […] Moyennant un système d'alerte automatique, tous ses contacts en réseau sont informés de son adhésion à l'une ou l'autre cause et peuvent décider de suivre à leur tour ces initiatives. Ces alertes composent une espèce d' « état de la militance » d'un réseau d'individus et permettent aussi de faire évoluer ses propres positions politiques en harmonie avec les autres utilisateurs. Le changement est radical par rapport à la militance traditionnelle, qui souvent se cristallisait sur des positions pré-définies par des collectifs politiques qui, incapables de se renouveler, allaient au-devant d'une dissolution certaine.

Ce que l'on pourrait reprocher aux réseaux sociaux est plutôt la tendance inverse, celle de faire évoluer trop vite les réseaux d'activistes. S'il suffit d'un clic pour se mobiliser en faveur d'une cause, il est tout aussi simple de se démobiliser. Sans parler des évolutions abruptes dans les réseaux d'amitiés en ligne, qui peuvent induire le rejet d'activités politiques initialement choisies. Faut-il déduire de cela que la militance en ligne incite à la légèreté dans les choix politiques ? Le zèle citoyen des blogueurs comme Hekebolos montre, bien au contraire, que le Web est là pour renforcer et entretenir les vocations politiques. Si cela ne saurait suffire, la comparaison de petits groupes d'activistes hors lignes et en ligne semble attester que les internautes sont tout sauf irréfléchis pour ce qui est de leur engagement démocratique. Tout d'abord, leurs motivations ne sont ni plus ni moins superficielles que celles des militants traditionnels. Bien des enquêtes révèlent qu'ils adhèrent à une initiative en ligne pour des raisons similaires à celles de ceux qui vivent leur militance sans l'aide d'ordinateurs et de réseaux numériques. C'est plutôt le poids relatif de ces motivations qui change : les internautes engagés cherchent à maximiser l'effet de leur action, tandis que, hors ligne, les militants sont plutôt en quête d'identification à une cause ou à un groupe.

Document 6 : Carole Dane, « L'*empowerment*, un concept pour la France ? », *Vie sociale*, vol. 2, no. 2, 2007.

Le concept d'« *empowerment* », employé depuis des décennies aux États-Unis et émergeant récemment en France, sous-tend un rôle actif des populations dans les processus d'action publique au niveau local, notamment dans les quartiers « en difficulté ». Toutefois, on peut légitimement s'interroger : s'agit-il d'une nouvelle mode masquant les impasses de l'action politique et sociale ou d'un concept susceptible de rendre plus responsables, plus combatifs et plus créatifs les différents acteurs et, en premier lieu, les habitants eux-mêmes ?

En tant que franco-américaine et professionnelle du social ayant exercé aux États-Unis et en France, l'*empowerment* est un concept qui guide notre action ; dans le contexte français, nous le rapprochons de celui de développement social. En effet, l'idée d'*empowerment*, issue de la culture politique américaine, se traduit difficilement, ce qui n'exclut pas, à notre avis, sa transposition.

Dans le contexte de l'action publique française au niveau local, le développement social se présente à la fois comme une finalité et comme un processus tendant à accroître la participation active des habitants dans la vie de la cité, à réduire les inégalités et à lutter contre les exclusions. À travers l'optimisation des ressources publiques et privées, humaines et matérielles, les approches favorisant le développement social prennent appui sur des orientations et politiques publiques, sur des interventions professionnelles et sur des projets impliquant des acteurs d'horizons divers, contribuant ainsi à une dynamique sur le territoire.

Quant à l'*empowerment*, la notion vise à maximiser la participation des habitants autour d'objectifs de justice sociale et d'accès aux droits économiques et sociaux, en prenant en compte les phénomènes de pouvoir dans la société.

Claire Bosc – Delphine Delansay

Document 7 : « Les Français et les pratiques collaboratives Qui fait quoi ? Et pourquoi ? » Enquête IPSOS **https://presse.ademe.fr/files/ademe-pratiques-collaboratives-08.02.13.pdf**

Extrait 1

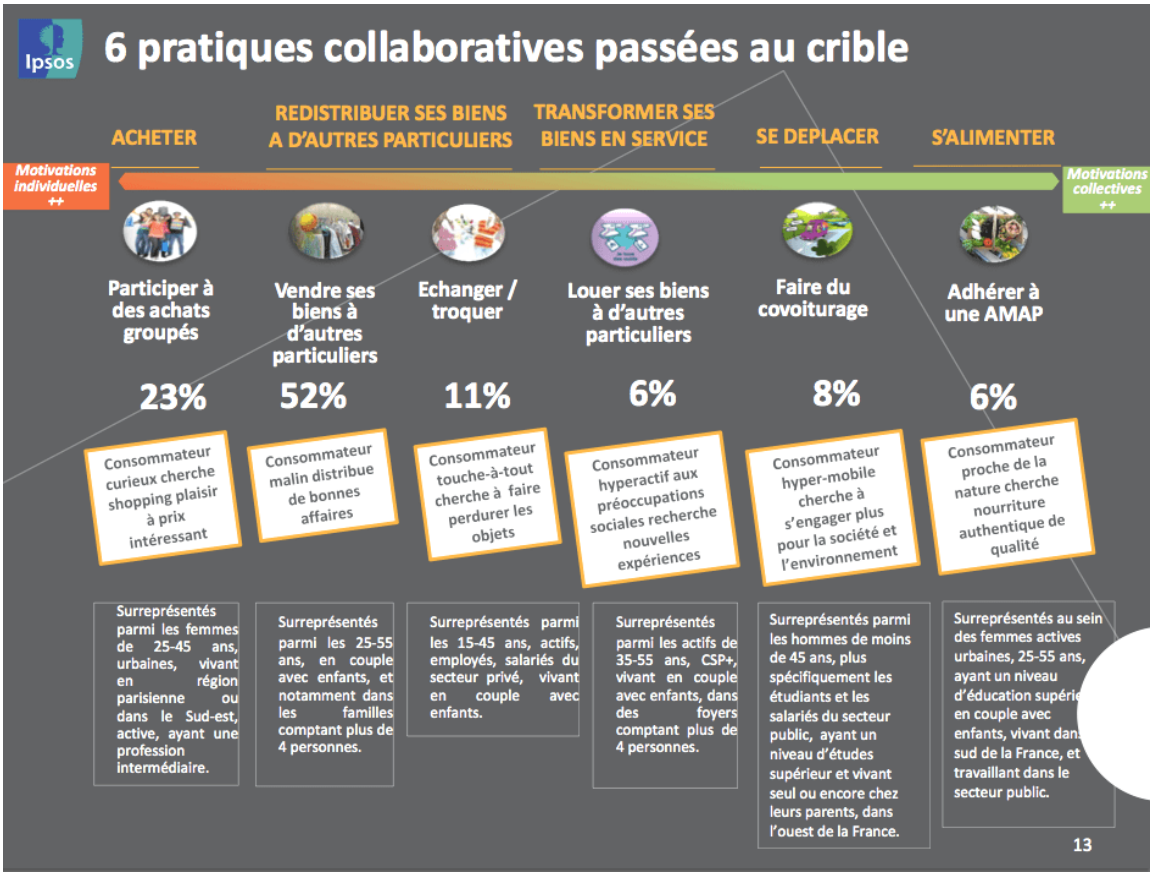
L'objectif de cette recherche est de définir l'ampleur des pratiques collaboratives en France en 2012 et de comprendre quelles en sont les motivations.

La recherche porte sur les pratiques collaboratives en matière de consommation. La consommation collaborative est ici définie comme une pratique qui augmente l'usage d'un bien ou d'un service, par le partage, l'échange, le troc, la vente ou la location de celui-ci, avec et entre particuliers.

Notre analyse porte plus spécifiquement sur un éventail de 6 pratiques : l'adhésion aux AMAP, le covoiturage, la location de biens à d'autres particuliers, la vente de biens à d'autres particuliers, le troc et les achats groupés.

Extrait 2

Extrait 3



Claire Bosc – Delphine Delansay